

Jacques VIGNEAULT

# *Transferts et déplacements*

*Fondements de la psychanalyse  
en Amérique du Nord*

*« La métaphore n'est pas pour le vrai poète une figure de rhétorique, mais une image substituée qu'il place réellement devant ses yeux à la place d'une idée. »*

*Friedrich Nietzsche*

*S*

e même que le voyage altère parfois le goût et la substance de certains vins qui du fait de leur déplacement ne seront plus jamais les mêmes, sans pour autant devenir impropres à la consommation ni manquer d'attrait, quels auront été les effets du déplacement de la psychanalyse du vieux continent où elle est née, de son transport et de sa transplantation dans le Nouveau Monde ?

L'occasion d'une rencontre universitaire<sup>1</sup> se donnant pour tâche d'interroger les différentes formes de déplacement de la psychanalyse à travers le temps de l'histoire, tant vers d'autres champs que vers d'autres lieux, me conduira, à partir des « figures » multiples de la métaphore, à traiter des enjeux transférentiels et institutionnels, des rapports de filiation et de pouvoir, de même que des sentiments passionnels que la psychanalyse suscite lorsqu'elle se déplace.

Après avoir signifié « transporter », la *métaphora*, étymologiquement : « porter au-delà », proprement « transport », a pris depuis Aristote le sens de « changement, transposition de sens<sup>2</sup> ». Sommes-nous autorisés à faire

l'hypothèse d'une relation génétique entre ces deux significations — comme le fit Freud à l'égard des deux sens contraires que le mot *heimlich* recouvrait ? D'où il découlerait qu'il ne saurait y avoir de déplacement sans qu'intervienne immanquablement un changement de sens. Freud, pour sa part, après avoir favorisé la création de sociétés psychanalytiques en terre d'Amérique, après la fondation de l'Internationale sous l'égide de Ferenczi, en 1910, ne cessa jamais d'entretenir les pires appréhensions sur ce qu'allait devenir la psychanalyse de ce côté-ci du continent. Il était convaincu, malgré la célébrité dont il jouissait en Amérique, que les Américains ne comprenaient absolument rien à la psychanalyse et qu'ils la déformeraient, en changeraient le sens tôt ou tard.



### *Freud et les Américains*

En effet, en dépit du plaisir manifeste qu'il retira de son voyage aux États-Unis, en septembre 1909, sous les auspices de la Clark University près de Boston, Freud « *feared the United States as a country which induces his followers to commit gigantic mistakes* »<sup>3</sup>. Déçu par l'Amérique et les Américains, il aura à leur endroit des mots d'esprit d'une rare causticité et multipliera ses jugements sans appel dans des formules dont il s'ingéniera à raffiner la cruauté. « Oui, l'Amérique est gigantesque, dit-il à Jones, mais c'est une gigantesque erreur. » À l'occasion du voyage de Rank aux États-Unis en 1924, il écrira : « J'ai souvent pensé que l'analyse seyait aux Américains comme une chemise blanche à un corbeau<sup>4</sup>. » En 1932, Freud raconte à Eitingon que Brill, qui tente d'implanter la psychanalyse aux États-Unis, a contre lui tout l'antisémitisme américain latent<sup>5</sup>. Son verdict sur les analystes américains n'est guère plus flatteur : de qualité inférieure dans l'ensemble, ils sont surtout utiles comme sujet d'étude en matière de technique<sup>6</sup>. Loin de confiner à sa correspondance et au cercle de ses intimes son dénigrement des Américains, en 1930, dans une petite introduction de numéro spécial de la *Medical Review of Reviews*, il proclamera ouvertement que les prétendus progrès de la psychanalyse aux États-Unis ne lui apportent que des satisfactions troubles, allant jusqu'à ajouter que la popularité dont elle jouit sur ce continent ne signifie ni une attitude amicale ni une connaissance particulièrement profonde ou extensive de celle-ci<sup>7</sup>. Les vigoureuses prises de positions américaines contre l'analyse

pratiquée par les non-médecins n'arrangèrent pas les choses ; elles démontraient, selon Freud, que lorsqu'ils n'étaient pas naïfs et pudibonds, les Américains devenaient tout simplement conventionnels et cupides<sup>8</sup>. « Est-il possible, se demandait Freud, qu'un Américain puisse vivre en s'opposant à l'opinion publique, comme nous sommes prêts à le faire<sup>9</sup> ? » Il estimait qu'ils avaient confondu le matérialisme avec le conformisme et qu'un jour ou l'autre ils allaient rejeter les découvertes inconfortables et non conventionnelles de la psychanalyse, ou les étouffer en cherchant à les embrasser. En guise de point d'orgue à ces prises de position de Freud sur l'implantation de la psychanalyse en Amérique, cette confiance faite à Eitingon vers la fin de sa vie, en 1932 : « Ma méfiance envers l'Amérique est insurmontable<sup>10</sup>. »

Fulgurantes prémonitions de ce qu'allait devenir la psychanalyse en Amérique, dénigrement sans nuances de l'Amérique en reprenant à son compte des idées reçues fort répandues en Europe à cette époque, ou encore déplacement sur les Américains de ce constant besoin qu'avait Freud de susciter un ennemi extérieur ? Ces prises de position semblent relever de tout cela à la fois ! Elles constitueraient un mélange de conflits personnels transférés, déplacés sur l'Autre, mais également une étonnante clairvoyance du fait que la psychanalyse avec son accent sur la sexualité et l'inconscient, se révélerait en terre américaine une science déplacée, voire inconvenante, que les Américains auraient tôt fait d'acclimater, de naturaliser — *natio* (naissance) — *naliser* — en déplaçant les enjeux topiques et économiques et en excluant les analystes laïcs.

Ce qui par-dessus tout suscite notre étonnement, c'est l'intensité des transports que la question de la migration de la psychanalyse en Amérique parvient à déclencher chez Freud. Dès qu'il s'agit des Américains, toute neutralité bienveillante fait place au sarcasme et à l'anathème. Peter Gay conclura qu'en se laissant aller à dénigrer l'Amérique sans nuance aucune et avec une imagination débridée, « Freud ne réagit pas à une expérience réelle, mais donne libre cours à un besoin intérieur<sup>11</sup>. » ... « Bref, plus il avait besoin des Américains, plus son animosité envers eux s'accroissait. Si, en disséquant l'âme américaine de ses patients, il donne à voir la nature humaine à l'œuvre, il laisse également entrevoir, bien à son insu, quelque chose de la sienne propre<sup>12</sup>. »

Nous voulons nous démarquer d'une telle position et situer dans la perspective d'une fondation, celle de la psychanalyse en Amérique, cet anti-américanisme qui dépasse de beaucoup la personne de Freud. En effet, en 1908, Ernest Jones écrit à Freud : « Les Américains sont une nation à part, avec des mœurs singulières qui lui appartiennent en propre. Ils manifestent de la curiosité, mais rarement un véritable intérêt [...] Ils veulent qu'on leur parle du dernier traitement, un œil fixé sur le Tout-Puissant Dollar, et ne pensent qu'à la gloriole [...] qu'ils peuvent en retirer. Il est paru récemment beaucoup d'articles élogieux sur la psychothérapie de Freud, mais superficiels au possible, et je crois fort qu'ils ne s'accordent tous pour la condamner avec vigueur dès qu'ils s'avisent de ses fondements sexuels, et comprendront ce que cela signifie. » (Jones à Freud, 10 décembre 1908.)

Et en 1927, de retour d'un long séjour aux États-Unis, Ferenczi note à son tour : « Revenu dans ce pays [...], je me suis aperçu qu'on s'intéresse beaucoup plus à la psychanalyse ici qu'en Europe, mais j'ai constaté que cet intérêt est quelque peu superficiel, et qu'on néglige l'aspect profond des choses. » (*New York Times*, 5 juin 1927, p. 4.)

Ces lettres révèlent que la suspicion dont les Américains font l'objet a surtout trait aux craintes de Freud, largement partagées par ses proches collaborateurs, que la psychanalyse ne soit en définitive mal desservie par les Américains en qui il avait fondé de si grands espoirs. Il faut, en effet, se rappeler avec quel enthousiasme Freud revint des États-Unis en 1909 : « J'avais alors 53 ans, je me sentais jeune et bien portant, le court séjour dans le Nouveau Monde fit certes du bien au sentiment de ma propre valeur ; en Europe, je me sentais comme mis au ban ; ici je me voyais accueilli par les meilleurs comme leur égal. Lorsque je gravis l'estrade à Worcester, afin d'y faire mes " Cinq conférences sur la psychanalyse ", il me sembla que se réalisait un incroyable rêve diurne. La psychanalyse n'était donc plus une production délirante, elle était devenue une partie précieuse de la réalité<sup>13</sup>. »

Prenons la pleine mesure de cet aveu. Ce qui n'était jusqu'ici que chimère ou illusion se voit soudain conférer une existence bel et bien réelle. Si la théorie psychanalytique a été fantasmée et produite en Europe, c'est par contre en Amérique, nous dit Freud, qu'elle est devenue réalité, que la

psychanalyse est née. Ce transport de Freud vers les États-Unis constituerait donc l'acte fondateur de la psychanalyse, dans la mesure où, à la faveur de ce déplacement, ce qui était virtuel advient réellement ! En décernant à Freud un diplôme de docteur *honoris causa* — le seul qu'il ait jamais reçu — et en le recevant avec tous les honneurs et le prestige dont il pouvait rêver, les autorités universitaires américaines faisaient figure de parturientes. Mais ne soyons pas dupe, on voit bien que ce que Freud désigne sous l'euphémisme de « la psychanalyse... était devenue une partie précieuse de la réalité », n'est rien d'autre que sa reconnaissance officielle, sociale, la sanction universitaire ; en somme son institutionnalisation ! Freud le conquérant — pensons aux fantasmes d'identification héroïque à Hannibal, Masséna, Napoléon, Moïse, etc. — ne saurait se satisfaire à ce moment de sa vie du seul corpus théorique, même si cela lui fournissait un paradigme non seulement en psychopathologie, mais du comportement humain en général. Après la genèse de l'œuvre et la production de ses principaux axes paradigmatiques, le temps de l'institutionnalisation était arrivé. Ce que l'Europe semblait lui refuser ou ne lui donner que trop chichement, « mon oncle d'Amérique » le lui offrait avec empressement. Revenu de son « incroyable rêve diurne », lorsque les illusions se furent dissipées, Freud vit que « l'Américain était nu » ! D'ailleurs, c'est sous l'influence de cette reconnaissance américaine, qu'il ne manquera pas de comparer à l'hostilité croissante envers la psychanalyse dans les pays de langue allemande, que Freud concevra le projet de donner au mouvement psychanalytique une organisation internationale (I.P.A.) et d'en transporter le centre de Vienne à Zurich. Ce qu'avec l'aide de Ferenczi il réalisa lors du deuxième Congrès international de psychanalyse à Nuremberg en mars 1910, cinq mois après son voyage aux États-Unis.

Je propose de situer l'expérience américaine commencée dans l'enthousiasme débordant et achevée dans les déceptions amères parmi la série des transferts-déplacements idéalisants — Fliess, Adler, les Américains et bientôt Jung — qui sont inextricablement liés autant à la personne de Freud, qu'aux temps forts et aux moments critiques qui ont ponctué la production de l'œuvre freudienne ; sa genèse avec Fliess, ses paradigmes avec Adler et Jung et finalement, son institutionnalisation avec les Américains. Dans chacun de ces transferts-déplacements, Freud fut décentré, transporté hors de lui-même, fit un pacte faustien, mais plus

heureux que ce dernier, il put toujours racheter son âme, non sans en garder une odeur de soufre qui lui semblait parfois émaner des autres.



*Fondation des sociétés américaines*

Au début du siècle, en 1908, Ernest Jones vint s'établir au Canada, à Toronto, en tant que neuropathologiste au Toronto Lunatic Asylum. Il y séjourna jusqu'en 1913, date à laquelle il rentrera en Europe ayant grandement mérité de l'organisation psychanalytique. Cette venue au Canada faisait figure d'exil dans la mesure où, à la suite de malencontreuses accusations qui s'avérèrent non fondées, la présence de Jones en Angleterre apparaissait déplacée. Son séjour de cinq années en Amérique se situe exactement dans ce contexte où Freud veut institutionnaliser la psychanalyse. Ernest Jones, qui ne demande rien d'autre que de faire valoir auprès de Freud son dévouement inconditionnel à la cause, va s'avérer, en la circonstance, un apologiste et organisateur de premier ordre. Toutefois, c'est davantage de l'autre côté de la frontière canadienne, aux États-Unis que son zèle se transportera. Très rapidement il établit des contacts avec Norton Prince à Boston, éditeur du *Journal on Abnormal Psychology*, et surtout avec James Jackson Putnam, professeur de neurologie à la Harvard University, lequel était selon Freud, le premier Américain à s'intéresser à la psychanalyse et à en être un influent soutien. Dès mai 1909, Jones entreprend ce qu'il appellera sa campagne — notons au passage la connotation militaire — en faveur de la psychanalyse en Amérique du Nord, avec la présentation d'une conférence à l'American Therapeutic Congress à New Haven. Jones affirmera que ce fut le premier texte pour la promotion active de la psychanalyse dans un pays de langue anglaise.

Devenu directeur de la première clinique externe de psychiatrie à Toronto, Jones n'en continua pas moins sa campagne en donnant plusieurs conférences. Son activité était prolifique. Pendant la période de cinq années qu'il passa à Toronto, il publia plus de cinquante textes de nature psychanalytique et joua un rôle politique de premier plan dans la fondation de sociétés américaines. Le 12 mai 1910, il assista au premier congrès annuel, à Washington, de l'American Psychopathological Association, qu'il avait aidé à fonder et il fut l'âme inspiratrice de la fondation de l'American Psychoanalytic Association. En accord avec Brill qui devait

fonder une société à New York, ce qu'il fit, Jones pour sa part fonda une société qui allait représenter le reste du pays. Entre eux deux, ils s'étaient divisé le pays. Deux des membres fondateurs de l'American Psychoanalytic Association à Baltimore, le 9 mai 1911, étaient de Toronto.

En 1909, Jones invita James Jackson Putnam à prononcer une conférence sur les névroses et les psychonévroses, à Toronto, à la Canadian Medical Association. Dans une lettre datée du 19 novembre 1909<sup>14</sup>, il tente de lui faire comprendre toute l'importance stratégique que revêtait la présence d'une personnalité aussi éminente afin de porter un coup au « matérialisme » qui sévissait au Canada. « Le matérialisme (conception de la toxémie intestinale, etc.) est encore plus effréné ici que partout aux États-Unis, et c'est une excellente occasion de lui porter un coup<sup>15</sup>. »

D'où l'on peut constater que « l'américain » au sens de l'incroyant, est appelé à changer de camp selon les nécessités du moment et selon l'interlocuteur. En somme, « l'américain », au-delà des enjeux théoriques réels, serait la « figure », la *métaphora* de ce qui résiste à l'orthodoxie psychanalytique.



### *Fondation de la psychanalyse au Canada*

Il faudra attendre encore une quarantaine d'années pour assister à la naissance de la psychanalyse au Canada. Du séjour de Jones à Toronto, aucune filiation n'aura essaimé. Montréal constitue donc le lieu d'origine de la psychanalyse au Canada. Cette naissance est le fruit d'un apparent paradoxe, aussi précieux qu'étrange : un Canadien-français dominicain faisant alliance avec un Espagnol réfugié de l'Espagne franquiste.

Le D<sup>r</sup> Miguel Prados avait obtenu, au début des années 40, un poste au Neurological Institute par l'entremise du D<sup>r</sup> Wilder Penfield. Complètement ignoré par l'establishment médical, le D<sup>r</sup> Prados était très admiré des milieux intellectuels et artistiques. En 1944, le Allan Memorial Institute de l'hôpital Royal Victoria ouvrit ses portes, offrant les techniques de traitement, inspirées d'une approche organiciste de la maladie mentale, les plus modernes de l'époque. Craignant que soit perdu de vue l'aspect psychique, avec l'aide de Prados, un groupe d'internes et de résidents

commencèrent à dispenser durant leurs soirées, à l'hôpital, des psychothérapies gratuites. Ils étaient supervisés par le D<sup>r</sup> Prados qui à cette époque n'avait fait qu'une auto-analyse et n'était affilié à aucune société de psychanalyse.

À partir du printemps 1945, quatre internes du *Allan Memorial Institute* qui s'intéressaient à l'approche psychanalytique des problèmes psychiatriques, prirent l'habitude de se réunir chez Prados pour discuter de cas cliniques et étudier ce qu'ils appelaient « la doctrine freudienne ». Au début de l'automne 1946, la décision fut prise de constituer un groupe connu sous le nom de Cercle psychanalytique de Montréal.

En 1948, le R.P. Noël Mailloux, dominicain, qui avait fondé l'Institut de Psychologie de l'Université de Montréal au même moment où Cameron fondait le Allan Memorial, se joignit au Cercle psychanalytique. À partir de cette date, le Cercle s'agrandit considérablement grâce à la participation fervente de Mailloux, à l'apport d'étudiants des universités McGill et de Montréal, de psychiatres, psychologues et travailleurs sociaux provenant des hôpitaux montréalais. Les membres inscrits se chiffraient alors à quarante, et autant d'invités assistaient aux réunions. S'il remplissait admirablement le rôle de diffusion de la psychanalyse, le Cercle par contre ne favorisait pas la formation de psychanalystes canadiens : « Nos membres allaient se faire former aux instituts américains, mais ne nous revenaient pas. [...] Le seul moyen d'établir un véritable groupe psychanalytique à Montréal était de rendre possible une formation psychanalytique sur les lieux par des maîtres officiellement reconnus<sup>16</sup>. »

Grâce à la fondation Lady Davis et au père N. Mailloux, le professeur Théo Chentrier, membre associé de la Société psychanalytique de Paris, vint au Canada en 1948 et fut nommé professeur à l'Université de Montréal. Il se joignit également au Cercle qu'il dirigea « avec une rare ténacité et un enthousiasme et une loyauté à toute épreuve<sup>17</sup>. » De 1948 à 1950, le Cercle fut très actif en tenant régulièrement ses réunions bimensuelles, en plus de ses séminaires hebdomadaires de clinique et de théorie.

Avec la nomination au Allan Memorial en 1950, du D<sup>r</sup> Eric Wittkower venant de Londres, l'arrivée en 1951 de Georges Zavitzianos, membre adhérent de la Société psychanalytique de Paris, la nomination, à

l'automne de 1951, du D<sup>r</sup> Alastair MacLeod au Département de psychiatrie de l'Université McGill et le retour à Montréal, en juin 1951, du D<sup>r</sup> Bruce Ruddick, qui venait de terminer sa formation à l'Institut de New York, certains membres du Cercle psychanalytique de Montréal estimèrent que le temps était venu pour le groupe d'acquiescer un statut officiel. Or ce statut officiel qui devait, selon les mots de Prados, « établir sur des bases solides la psychanalyse au Canada<sup>18</sup> », ne pouvait passer que par la reconnaissance officielle, l'affiliation. Et cette fois, les Américains allaient être politiquement en mesure de dicter leurs exigences aux Canadiens. La définition de l'orthodoxie psychanalytique passait dorénavant par eux. En dépit des objections de Freud quant à la restriction de la pratique et de la formation psychanalytiques aux médecins seuls, la majorité des voix à l'Association psychanalytique américaine croyaient que la psychanalyse devait être considérée comme une discipline purement médicale.

Il était clair que cette reconnaissance ne pouvait être accordée qu'aux membres du Cercle qui appartenaient déjà à une société affiliée, c'est-à-dire à cinq personnes : Chentrier, Wittkower, MacLeod, Ruddick et Zavitzianos. Ils constituèrent donc un Groupe d'études et adressèrent une demande directement à l'Association psychanalytique internationale (A.P.I.), espérant être reconnus lors du congrès de 1951. On leur fit savoir que les règlements exigeaient une recommandation émanant d'une société affiliée. En toute logique, ils se tournèrent vers les Américains, plus particulièrement, la Société de Détroit qui connaissait bien le Cercle, afin d'être reconnus en tant que société indépendante, affiliée à l'Association psychanalytique américaine. Parce que l'Association psychanalytique américaine venait entre-temps de discréditer le programme de formation de la Société de Détroit, on dut renoncer à cette affiliation, et il fut suggéré de s'adresser plutôt à la Société psychanalytique de Boston. Ce qui ne se matérialisa pas. À la fin de décembre 1952, le Groupe d'études apprit que lors du congrès de l'A.P.I. à Amsterdam, la demande du Groupe avait été transmise au Bureau des standards professionnels de l'American Psychoanalytic Association.

La Société britannique qui suivait les activités du Groupe d'études avec sympathie se tenait prête à offrir son aide dans l'éventualité où les négociations avec les Américains échouent. Bien qu'un comité conjoint sur

les standards professionnels ait été favorable à la demande du groupe, la réponse officielle de l'American Psychoanalytic Association fut que le temps n'était pas encore venu. Or un membre du groupe était un analyste non-médecin, un autre n'était pas diplômé d'un institut de formation reconnu par une société affiliée de l'A.P.I.. Les Canadiens, en effet, contrairement aux Américains, entendaient admettre à la Société des analystes laïcs.

Devant cette situation, le Groupe d'études retira sa demande auprès de l'Association américaine et s'adressa officiellement à la Société britannique, qui accorda en quelques semaines une affiliation. De sorte qu'en mars 1952, la « Société des psychanalystes canadiens — Canadian Society of Psychoanalysts » devint un groupe affilié à la Société britannique. Le président du groupe était le professeur Chentrier, et MacLeod en était secrétaire. Réagissant violemment, l'Association américaine fit valoir que l'accord Marienbad du congrès de l'A.P.I. de 1936 leur accordait le pouvoir exclusif sur toute l'Amérique du Nord. D'un autre côté, la Société britannique soutenait que, le Canada faisant partie de l'Empire britannique, il n'était que juste et raisonnable qu'ils interviennent comme parrain. Les Américains rejetèrent d'emblée un compromis qui consistait en un coparrainage. Après des tractations à tous les niveaux, en juillet 1952, le compromis fut que « la Société britannique ne s'opposerait à aucun accord nouveau avec l'Association américaine si cette solution s'avérait la plus favorable à l'établissement au Canada d'une Société psychanalytique de caractère officiel<sup>19</sup>. » En août 1952, en vue de faciliter les négociations avec les Américains, le professeur Théo Chentrier, qui n'était pas médecin, décida d'abandonner la présidence de la Société. MacLeod devint président et Ruddick, secrétaire.

Mais, fait plus important encore, convaincu qu'il existait une confusion chez les Américains entre le Cercle psychanalytique de Montréal et la Société qui n'était composée que de psychanalystes officiellement qualifiés, Prados proposa en octobre 1952 la dissolution du Cercle. « J'étais convaincu, écrit-il, que les négociations en seraient grandement facilitées et que la psychanalyse au Canada y gagnerait en respect et en prestige. [...] La grande majorité se soumit à la réalité ; ce fait témoigne de la maturité

à laquelle était parvenu, au cours de ses années de luttes et de travail constants le Cercle psychanalytique de Montréal<sup>20</sup> ».

Prados pensait également que les Américains craignaient, si le Cercle était maintenu, que la Société ne se montrerait pas aussi exigeante, pour l'élection de nouveaux membres, que les autres sociétés officiellement reconnues. Il allait malheureusement s'avérer que ces deux concessions n'auront pas été suffisantes puisque les Américains n'accorderont jamais l'affiliation. De nouvelles négociations furent, en effet, ouvertes avec l'Association américaine. Les docteurs MacLeod et Ruddick se chargèrent de ce travail ardu. Lors de ces négociations, on suggéra que soit formulée une nouvelle demande d'affiliation à l'Association américaine. Ce qui fut fait. Bien que le comité conjoint de l'Association américaine recommanda l'admission de la Société canadienne, en qualité de Société affiliée, au sein de l'Association américaine, cette recommandation fut finalement repoussée par le comité de coordination, qui proposa plutôt que chaque membre de la Société canadienne, dont les titres seraient conformes aux exigences de l'Association américaine, fit une demande à titre individuel auprès de celle-ci. Outre le rejet catégorique des analystes non-médecins, les Américains se disaient également préoccupés par les analystes d'orientation kleinienne. En somme, selon le Dr Ruddick, la décision des Américains signifiait qu'il fallait que les analystes canadiens soient membres de l'Association américaine : « *I was the only graduate of an American Institute and the only member, although Alastair MacLeod became a member shortly after. That excludes everybody else. Especially my French colleagues. We simply ignored the Americans*<sup>21</sup> ».

En décembre 1953, on décida de retirer définitivement la demande d'affiliation auprès de l'Association américaine et de réaffirmer l'affiliation à la Société britannique, qui n'avait jamais été abandonnée. En raison du caractère biculturel du Canada et de l'égalité constitutionnelle des langues française et anglaise, la Société serait officiellement bilingue. Le 17 octobre 1953, le groupe se constitua officiellement sous le nom de « Société canadienne de psychanalyse — Canadian Psychoanalytic Society ». Entretemps, à l'été de 1953, le Dr J.-B. Boulanger, sa femme Françoise et le Dr J.-P. Labrecque devinrent membres adhérents du Groupe d'études. L'année suivante, le Dr W. Clifford Scott, président de la Société

britannique, les docteurs Hans et Friedl Aufreiter de la Société de Vienne, de même qu'André Lussier, qui terminait sa formation à l'Institut de Londres, vinrent à leur tour enrichir cette société naissante. La Société fut constituée juridiquement en 1955, et le 31 juillet 1957, lors du 20<sup>e</sup> congrès de l'A.P.I. à Paris, sous le parrainage de la Société psychanalytique britannique, la Société canadienne de psychanalyse était officiellement reconnue en tant que composante de l'A.P.I. Libérée des contraintes des Américains, la Société canadienne de psychanalyse allait maintenant devoir s'affranchir de Cameron, directeur du Allan Memorial. Mais cela, c'est une autre histoire, celle du combat pour affranchir la Société canadienne de psychanalyse de son assujettissement à l'institution universitaire, le Département de psychiatrie de l'Université McGill.



*La métaphore de l'Américain*

Analepse sur « l'Américain », thème qui constitue en quelque sorte le filigrane de mon propos. Je demandais auparavant, si, mis à part certains enjeux réels et pleinement justifiables, « l'Américain » ne représenterait pas la figure, la métaphore de ce qui résiste à l'institution psychanalytique établie. On a pu voir en effet, avec Ernest Jones, avec quelle rapidité, l'impie pouvait changer de camp. Lorsqu'il s'adressait à Freud, c'était l'Américain ; toutefois s'adressant à l'Américain, le Canadien était vite appelé à remplir cette fonction. On a également constaté comment, en peu de temps, les analystes américains que Freud tenait hier encore à bonne distance, se cachant derrière l'Institution et sous le noble motif d'en assurer les plus hauts standards, ont tenté d'assujettir la psychanalyse au Canada. Il semble donc que dans la question du transport de la psychanalyse et de sa fondation dans d'autres lieux ou en marge des sociétés bien établies, soit constamment rejoué le même scénario où, derrière la figure métaphorique de « l'Américain », se cache une métaphore plus primitive encore, celle du sauvage, voire de l'analyse et de l'analyste sauvages ! Analyste sauvage, l'Américain ; analyste sauvage, le Canadien, le kleinien, le lacanien, le candidat, ainsi que ceux qui dans les marges persistent à faire de l'analyse.

Les relations de Freud avec les Américains et, dans un second temps, des sociétés psychanalytiques américaines avec les pionniers de la psychanalyse au Canada, constitueraient donc la *métaphora* (le transport) de toute

relation entre ce qui se présente pour légitime et ce qui aspire à la reconnaissance par l'Institution. Rapports de domination, d'emprise, voire d'exclusion, mettant en jeu de violents transports affectifs, dans lesquels peut s'exercer toute la brutalité inhérente à l'Institution dans sa dimension légitimante, légiférante, dogmatisante et marginalisante. Rapports également et forcément hiérarchiques dans lesquels les instances de niveau supérieur entretiennent envers les autres instances une suspicion généralisée, tout en se confortant dans la justesse et la sagesse de leurs points de vue.



### *L'institutionnalisation de la psychanalyse*

Ce regard historique sur nos origines et sur la petite histoire de notre société se veut également un questionnement sur notre propre filiation, puisqu'il s'agit autant de reconnaître ce qui nous constitue que d'en cerner les impasses. Que serait-il advenu de la psychanalyse si en 1910, dans la foulée de son « triomphe » américain, contre-investissement de ce qu'il percevait comme son échec européen, Freud n'avait incité Ferenczi à proposer la fondation de l'Internationale (I.P.A.) ? Tout en reconnaissant que ce qui ne s'institutionnalise pas finit par disparaître, il ne faudrait pas prendre pour inévitable et définitivement acquis l'état actuel de l'institutionnalisation de la psychanalyse. Une telle attitude a pour conséquence d'occuper tout l'espace mental de ceux qui y participent, les empêchant d'entrevoir sous d'autres formes l'existence de cette pratique.

« Deux ans après, le premier congrès privé des psychanalystes, eut lieu le second, cette fois à Nuremberg (mars 1910). Dans l'intervalle entre ces deux congrès, sous l'influence de l'accueil que j'avais reçu en Amérique, en présence de l'hostilité croissante qui se manifestait contre la psychanalyse dans les pays de langue allemande et du renfort inattendu qui lui était venu de Zurich, j'avais conçu un projet que je réussis, au cours de ce deuxième congrès, à mettre à exécution avec l'aide de mon ami S. Ferenczi. Ce projet consistait à donner au mouvement psychanalytique une organisation, à transporter son centre à Zurich et à en confier la direction à un chef capable d'en assurer l'avenir. Ce projet ayant soulevé de nombreuses objections de la part de mes partisans, je vais en exposer les motifs avec quelques détails.

J'espère réussir à me justifier, alors même qu'on trouverait que mon idée manquait d'opportunité<sup>22</sup>. »

Ce texte de 1914 dans lequel Freud — à défaut de pouvoir justifier l'opportunité des décisions prises quatre ans plus tôt — explique minutieusement les motifs qui l'animaient alors, nous permet d'entrevoir qu'au cœur même du projet freudien d'institutionnaliser la psychanalyse se retrouve cette hantise que la psychanalyse ne demeure « une production délirante » qui ne devienne jamais « une partie précieuse de la réalité ». L'institutionnalisation de la psychanalyse sur le modèle d'une organisation d'envergure internationale fortement structurée, sous la direction d'un « chef capable d'en assurer l'avenir », serait issue de ce moment de crise où Freud, se sentant vieillir et voyant sa personne et son œuvre rejetées, opère une série de « transports » et de « déplacements » en désirant pour son œuvre autant un père adoptif plus jeune et plus noble (Jung), qu'une nouvelle patrie plus accueillante (Suisse, États-Unis).

Par ailleurs, en dotant cette organisation d'une autorité « ayant le pouvoir de déclarer : toutes ces absurdités n'ont rien à voir avec l'analyse, elles ne sont pas de la psychanalyse<sup>23</sup> », Freud voulait prémunir la psychanalyse de toute régression scientifique. « J'avais toujours admis que le premier contact avec les pénibles vérités révélées par l'analyse était de nature à rebuter, à donner envie de fuir [...]. Mais ce que je n'aurais jamais cru possible, c'est que quelqu'un[...] pût renoncer à ce qu'il avait acquis sous ce rapport, voire le perdre [...]. J'ai eu l'occasion de m'apercevoir qu'à ce point de vue, les psychanalystes peuvent se comporter comme les malades soumis à l'analyse<sup>24</sup>. »

Historiquement, c'est vers la forme d'une association officielle internationale que Freud porta d'abord son intérêt pour tenter de résoudre les problèmes soulevés par la transmission de la psychanalyse et ceux que posaient les risques que les vérités toujours évanescentes de l'analyse ne soient à nouveau perdues autant par les analystes que par les analysants. Mais dès juin 1912, deux ans seulement après la fondation de l'A.P.I., sous la menace d'une scission avec Jung, président ayant alors en son pouvoir toute l'organisation officielle du mouvement psychanalytique selon les vœux même de Freud, un comité restreint et secret, rassemblé autour de la personne de Freud dut être formé. Il fut chargé de surveiller le

développement de la psychanalyse, d'examiner toute tentative d'en enfreindre les principes fondamentaux et de veiller à la défense de la Cause. « Je suis désolé de penser qu'une telle union doit se réaliser à présent indépendamment de Jung et des présidents élus<sup>25</sup>. »

L'illusion quant au rempart indéfectible que l'institutionnalisation devait assurer contre les déviations de la psychanalyse fut donc de courte durée. Devant la constatation qu'il lui était impossible d'orienter l'organisation internationale créée pour être garante de l'orthodoxie, Freud devait redécouvrir ce qu'il savait déjà au départ, que l'avenir de la psychanalyse ne passait pas tant par son institutionnalisation que par la « fréquentation constante et difficile de l'inconscient<sup>26</sup>. »



## NOTES

1. Ce texte a fait l'objet d'une communication lors du colloque *Les transports de la psychanalyse* organisé par Hélène Richard à l'Université du Québec à Montréal, le 2 avril 1992, pour le Groupe d'études psychanalytiques interuniversitaires.
2. A.Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Robert, Paris, 1992, p. 1233.
3. Peter Gay, *Freud, A Life for our Time*, New York, Norton, 1988, p. 563. Pour la traduction française : *Freud, Une vie*, Paris, Hachette, 1991. Voir la critique de Thierry Bokanowski, *Revue française de psychanalyse*, Tome LVII, janvier-mars 1993, p. 251.
4. *Id.*, p. 563.
5. *Ibid.*
6. *Id.*, p. 564.
7. *Id.*, p. 566. Voir la traduction française de cette préface dans le présent numéro de TRANS.
8. *Id.*, p. 567.
9. *Ibid.*
10. *Id.*, p. 570.
11. *Id.*, p. 567.
12. *Id.*, p. 570.
13. Freud, *Ma Vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Coll. Idées, 1948, p. 65.
14. *L'introduction de la psychanalyse aux États-Unis*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1978, p. 239-240.
15. *Ibid.*
16. Prados, M. « La psychanalyse au Canada », *La Revue Canadienne de Psychanalyse*, Vol. 1, tome 1, 1954, p. 7.
17. *Id.*, p. 9.
18. *Id.*, p. 13.
19. *Id.*, p. 19.
20. *Id.*, p. 23.
21. B. Ruddick, « The Montreal Psychoanalytic Club, the Immediate Precursor », anuscrit d'une communication au 77<sup>e</sup> congrès de l'American Psychoanalytic association, Montréal, 5 mai 1989, p. 15. « J'étais le seul à sortir d'un institut américain et le seul membre, quoique Alastair McLeod allait devenir membre bientôt. Cela excluait tous les autres. En particulier mes collègues francophones. Nous n'avons tout simplement pas tenu compte des Américains. »
22. Freud, S., « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, p. 120.
23. *Id.*, p. 122.
24. *Id.*, p. 129.
25. P. Gay, *op. cit.*, p. 265.
26. J. Bossé, « Propos sur la filiation en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, n°1, 1984.